Aspects de l'hellénisme dans l'œuvre poétique de Constantin Cavafy

Hellenism in Constantin Cavafy poetical works

Sophie Coavoux

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transtexts/202>

DOI : 10.4000/transtexts.202

ISSN : 2105-2549

Éditeur

Gregory B. Lee

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2006

Pagination : 194-209

ISSN : 1771-2084

Référence électronique

Sophie Coavoux, « Aspects de l'hellénisme dans l'œuvre poétique de Constantin Cavafy », *Transtext(e)s Transcultures 跨文本跨文化* [En ligne], 1 | 2006, mis en ligne le 13 septembre 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/transtexts/202> ; DOI : 10.4000/transtexts.202

Aspects de l'hellénisme dans l'oeuvre poétique de Constantin Cavafy

by Sophie Coavoux

1
9
4

Considéré comme l'un des plus grands poètes de la Grèce moderne, Constantin Cavafy nous offre une œuvre qui semble reposer sur un paradoxe : alors qu'elle est exclusivement imprégnée d'histoire et de culture grecque, elle offre une vision ouverte qui tend à l'universel. Né à Alexandrie d'Égypte, et bénéficiant de fait d'un climat cosmopolite, ce Grec de la diaspora porte un regard singulier sur l'hellénisme, sensiblement différent de la conception étriquée de la plupart de ses contemporains sédentaires, cloisonnés à l'intérieur des étroites frontières du nouvel État grec. Ainsi, réinventant l'hellénisme, perçu dans sa continuité, il lui attribue un rang d'idéal et fustige par la même occasion tous les préjugés et les dogmatismes, dans une volonté de réhabiliter tous les exclus, tous les « autres ». En un mot, sa vision de l'hellénisme est un humanisme, une ouverture sur l'altérité.

Considered as one of the greatest poets of modern Greece, Constantin Cavafy's oeuvre seems to be founded on a paradox: though exclusively impregnated by Greek culture and history, it offers a wider more universal vision. Born in Alexandria, in Egypt, where he lived in a seminal cosmopolitan atmosphere, this Greek of the Diaspora saw Hellenism in a light that was radically different from the confined notion common to the majority of his sedentary contemporaries, since they were confined within the boundaries of the newly established Greek state. Thus, reinventing Hellenism, viewed in its continuity, he establishes it as an ideal and at the same time denounces all prejudices and dogmatism with a view to rehabilitate all the excluded, all the "others". In short, his vision of Hellenism is humanistic.

作为现代希腊最伟大的诗人之一，Constantin Cavafy为我们提供了一部建立在悖论之上的作品。虽然这部作品完全源于希腊文化与历史，但同时提供了一种倾向于普遍性的开放视角。生于埃及的亚历山大，深受国际化氛围的影响，这位作为流徙文化群体之一页的希腊人对古希腊文化所持有的独特视角，迥然有别于其大多数同代人的狭隘观念，后者深居简出，局限于新希腊国家狭窄疆界内部。同样，在感知其连续性前提下，通过重新界定古希腊文化，他把自己归于理想的位置下，并在同样情况下鞭斥所有的偏见与教条主义，其意愿在于为所有被驱逐者与“他者”平反。简言之，他有关古希腊文化的视野是人道主义的，是对“他性”的一种开放。

Considéré comme l'un des plus grands poètes de la Grèce moderne, Constantin Cavafy nous a laissé une œuvre qui semble reposer sur un paradoxe : exclusivement et constamment inspirée par l'hellénisme, elle offre pourtant une vision ouverte qui tend à l'universel. La vision de l'hellénisme de Cavafy nous renvoie donc en permanence à une réflexion sur l'identité et l'altérité, notions intrinsèquement liées. Nous nous proposons d'évoquer ici brièvement l'œuvre poétique de Cavafy, et plus particulièrement sa vision singulière de l'hellénisme, riche d'enseignements pour la double question de l'identité et de l'altérité.¹ Concernant l'œuvre de Cavafy qu'il a traduite, Dominique Grandmont a écrit à ce propos une phrase très explicite :

Rarement l'identité aura autant été liée à l'altérité. On n'est jamais autant soi-même qu'en présence d'autrui et la personnalité ethnique ne se manifeste jamais mieux qu'au contact permanent de l'étranger. C'est aussi la condition du dépassement de soi.²

195

Qu'est-ce à dire ? Cavafy, Grec de la diaspora orientale, a toujours nourri son œuvre d'histoire grecque, il n'a jamais cessé de puiser son inspiration dans l'hellénisme. Il nous a donc semblé intéressant de chercher à comprendre le regard que porte ce Grec de l'extérieur sur l'hellénisme et, de là, à mieux cerner sa vision de l'« autre ».

Né en 1863 à Alexandrie d'Égypte où florissait une importante colonie grecque, aux côtés d'autres communautés étrangères (italienne, syrienne, arménienne, anglaise notamment)³, et issu de l'aristocratie phanariote de Constantinople, Constantin Cavafy ne vécut jamais en Grèce métropolitaine.⁴ Il passa son adolescence en Angleterre puis à Constantinople, voyagea en France et en Grèce, mais il revint toujours à Alexandrie, où il mourut en 1933. Malgré cette existence cosmopolite, cet Alexandrin qui parlait le grec avec l'accent d'Oxford garda toute sa vie un très fort sentiment d'appartenance au *genos* grec, et resta exclusivement tourné vers l'hellénisme, avec sans doute une plus grande ardeur que tout autre :

Είμαι κ'εγώ Ελληνικός. Προσοχή, όχι Έλλην, ούτε Ελληνίζων, αλλά Ελληνικός.
Moi aussi je suis grec. Pas hellène ou hellénisant mais grec.⁵

¹ La critique distingue traditionnellement quatre catégories de poèmes dans l'œuvre de Cavafy : le corpus dit « canonique » composé de 154 poèmes (la partie la plus connue), les poèmes dits « inédits », les poèmes désavoués, et enfin les poèmes inachevés. Nous n'aborderons que des poèmes du corpus canonique dont l'édition grecque de référence utilisée ici est celle de Constantin. P. Cavafy, *Poèmes*, Athènes, Icaros, Ed. Savidis, 1963. ² Dominique Grandmont, *En attendant les barbares et autres poèmes de Constantin Cavafy*, Paris, Gallimard, 2003, p. 16. ³ Au début du XX^e siècle, alors qu'Athènes ne compte environ que 170 000 habitants — et d'après le Service des statistiques de Grèce, si l'on compte Le Pirée et Kallithéa, 242 328 âmes en tout —, Alexandrie a une population de 400 000 personnes, dont 90 000 étrangers, parmi lesquels les membres des colonies grecque, italienne, allemande, anglaise, française, autrichienne, suisse, auxquelles il faut ajouter les Syriens, les Arméniens et les ressortissants de divers peuples d'Europe et d'Asie, formant avec les autochtones une communauté cosmopolite. La communauté grecque s'imposait numériquement avec, semble-t-il, 60 000 âmes et la langue grecque était, après l'arabe, la langue la plus parlée, dans cette ville, centre de l'hellénisme, qui devait être la plus évoluée de l'Afrique du Nord avec Alger. ⁴ Le terme « phanariote » vient du nom « Phanar », en grec « Φανάρι », qui désigne le quartier de Constantinople où s'installa le Patriarcat oecuménique au début du XVI^e siècle (1603 ou 1612), dans le monastère de Saint Georges où il se trouve encore aujourd'hui. Vinrent habiter ce quartier des Grecs, prêtres et laïcs. Du nom du quartier on a appelé Phanariotes les Grecs laïcs cultivés et riches, cadres de la haute administration et de la diplomatie au service du Patriarcat ou du Sultan. Classe sociale à part, sorte de nouvelle aristocratie, les Phanariotes, élite éclairée et érudite, jouèrent un rôle déterminant jusqu'à l'indépendance de la Grèce. Leur apogée se situe au XVIII^e siècle : suivant les modèles occidentaux et notamment le modèle français du siècle des Lumières, ils apparaissent alors comme protecteurs des lettres. ⁵ Cavafy, *Poèmes*, 1963, p. 104. Des contraintes techniques de saisie nous ont obligée à adopter le système monotonique alors que le texte d'origine est en grec polytonique.

Cela signifie que Cavafy ne se réclamait pas d'une région particulière de la Grèce (« hellène »), pas plus qu'il ne pensait avoir une culture grecque superficielle (« hellénisant ») : « être grec » signifie dans ce contexte appartenir au vaste monde grec. Dans un poème écrit en 1914, intitulé *Επάνοδος από την Ελλάδα* (*Retour de Grèce*), Cavafy développe à nouveau cette idée :

196

Ὡστε κοντεύουμε να φθάσουμε, Ἑρμιππε.
Μεθαύριο, θαρρῶ: ἐτὸς εἶπε ο πλοίαρχος.
Τουλάχιστον στην θάλασσά μας πλέουμε:
νερά της Κύπρου, της Συρίας, και της Αιγύπτου,
αγαπημένα των πατρίδων μας νερά.
Γιατί ἐτσι σιωπηλός; Ρώτησε την καρδιά σου,
ὅσο που ἀπ' την Ελλάδα μακρυνόμεθαν
δεν χαϊρόσουν και συ; Αξίζει να γελειούμεστε; —
αὐτό δεν θα 'ταν βέβαια ελληνοπρεπές.

Ἀς την παραδεχθούμε την ἀλήθεια πια:
εἴμεθα Ἕλληνες κ' εμεῖς — τι ἄλλο εἴμεθα; —
ἀλλὰ με ἀγάπες και με συγκινήσεις της Ἀσίας,
ἀλλὰ με ἀγάπες και με συγκινήσεις
που κάποτε ξενίζουν τον Ἑλληνισμό.

Δεν μας ταιριάζει, Ἑρμιππε, ἐμάς τους φιλοσόφους
να μοιάζουμε σαν κάτι μικροβασιλείς μας
(θυμάσαι πῶς γελούσαμε με δαύτους
σαν επισκέπτονταν τα σπουδαστήριά μας)
που κάτω ἀπ' το ἐξωτερικό τους το ἐπιδεικτικά
ελληνοποιημένο, και (τι λόγος!) μακεδονικό,
καμιὰ Ἀραβία ξεμυτίζει κάθε τόσο
καμιὰ Μηδία που δεν περιμαζεύεται,
και με τι κωμικά τεχνάσματα οἱ καημένοι
πασχίζουν να μη παρατηρηθεῖ.

Ἀ ὅχι δεν ταιριάζουνε σ' ἐμάς αὐτά.
Σ' Ἕλληνας σαν κ' ἐμάς δεν κάνουν τέτοιες μικροπρέπειες.
Το αἶμα της Συρίας και της Αιγύπτου
που ρέει μες στες φλέβες μας να μη ντραπούμε,
να το τιμήσουμε και να το καυχηθούμε.
Nous sommes presque arrivés, Hermippe.
Après-demain, je pense : c'est ce qu'a dit le commandant.
Au moins, nous naviguons sur notre mer :

eaux de Chypre, de Syrie et d'Égypte,
eaux bien-aimées de nos patries.
Pourquoi restes-tu silencieux ? Interroge ton cœur :
plus nous nous éloignons de Grèce,
ne te réjouissais-tu pas toi aussi ? Pourquoi se leurrer ?
Non, vraiment, ce ne serait pas digne d'un Grec.

Soyons honnêtes maintenant :
nous sommes Grecs nous aussi (quoi d'autre ?)
mais avec des amours et des émotions d'Asie,
mais avec des amours et des émotions
qui parfois heurtent l'Hellénisme.

Cela ne nous sied pas, Hermippe, à nous les philosophes,
de ressembler à des roitelets
(rappelle-toi comme nous avons ri de ceux
qui visitaient nos études)
chez qui, sous des apparences ostensiblement hellénisées
et, te rends-tu compte, macédoniennes,
on voyait poindre bien souvent un soupçon d'Arabie,
un soupçon de Médie difficile à cacher,
par quels artifices comiques, les pauvres,
ils tentaient de le masquer !

Non, vraiment, cela ne nous sied pas.
De telles petites choses ne conviennent pas à des Grecs comme nous.
Le sang de la Syrie et de l'Égypte
qui coule dans nos veines, n'en ayons pas honte !
Il nous faut l'honorer et nous enorgueillir !⁶

197

En tant que Grec de la diaspora, sa vision de l'hellénisme fut nécessairement différente de celle d'un Grec cloisonné dans les frontières de la Grèce. Et le cosmopolitisme du milieu dans lequel il vécut ne fit que le rattacher plus profondément et plus idéalement à ses racines Hellènes.

Et si l'on a pu dire de Cavafy qu'il était un « nationaliste fanatique » — la traduction française est malheureusement porteuse d'une connotation très péjorative — ce n'est probablement que pour mieux souligner la véritable « obsession » de l'hellénisme qui caractérise toute son œuvre.

Nous ne parlerons pas ici de ses textes engagés en prose tels que *Give back the Elgin Marbles* (*Rendez les marbres d'Elgin*) ou encore *To Κυπριακόν ζήτημα* (*La question chypriote*), même s'ils se rattachent, dans une certaine mesure, à notre propos.⁷ Nous nous cantonnerons à l'examen des 154 poèmes du corpus canonique, en nous posant la question suivante : comment expliquer cette obsession de l'hellénisme ?

⁶ Traduction personnelle. Les italiques sont nôtres dans le texte grec comme dans la traduction. ⁷ Outre son œuvre poétique, Cavafy a écrit des textes en prose et des articles sur divers sujets. Voir C. P. Cavafy, *Œuvres en prose (1882 ?-1931)*, Athènes, Icaros, 2003 (texte établi par Michalis Piéris), p. 31 et p. 92.

Tout d'abord, Cavafy se désignait lui-même comme un poète-historien :

Πολλοί ποιηταὶ εἶναι μόνον ποιηταί. [...] Εγὼ εἶμαι ποιητὴς ιστορικός. Ποτέ μου δεν θα μπορούσα να γράψω μυθιστόρημα ἢ θέατρον: ἀλλ' αἰσθάνομαι μέσα μου 125 φωνές να με λένουν ὅτι θα μπορούσα να γράψω ἱστορίαν.

La plupart des poètes sont exclusivement poètes. [...] Moi je suis un poète historien. Je suis incapable d'écrire des romans, ou pour le théâtre, mais des voix intérieures me disent que la tâche d'historien est à ma portée.⁸

Et ailleurs :

Εγὼ εἶχα δύο ιδιότητες. Να κάνω ποιήματα και να γράψω ἱστορία. Ἱστορία δεν ἔγραψα κι εἶναι ἀργά πλέον. Τώρα θα πείτε, πῶς ξέρω ὅτι θα μπορούσα να γράψω ἱστορία; Το καταλαβαίνω. Κάνω το πείραμα κι ἐρωτῶ τον εαυτό μου. « Καβάφη, μπορείς να γράψεις μυθιστόρημα; » Δέκα φωνές με φωνάζουν ὄχι. Κάνω πάλι το ἐρώτημα: « Καβάφη, μπορείς να γράψεις θέατρο; » Εικοσιπέντε φωνές με φωνάζουν πάλι ὄχι. Κάνω πάλι το ἐρώτημα: « Καβάφη, μπορείς να γράψεις ἱστορία; » Ἐκατὸν εἴκοσι πέντε με λένε μπορείς να γράψεις. J'avais deux possibilités. Faire des poèmes et écrire de l'histoire. De l'histoire, je n'en ai pas écrit, et il est déjà trop tard. Et vous me direz : « Comment savez-vous que vous auriez pu écrire de l'histoire ? ». Je le comprends. Je fais l'expérience et je m'interroge moi-même : « Cavafy, peux-tu écrire des romans ? » Dix voix me répondent que non. Je pose une autre question : « Cavafy, peux-tu écrire du théâtre ? » Vingt-cinq voix crient « non » de nouveau. Je repose alors la question suivante : « Cavafy, peux-tu écrire de l'histoire ? » Cent vingt-cinq voix me crient alors : « Oui, tu peux ! »⁹

Fort d'une grande érudition et du goût de l'étude, Constantin Cavafy puise dans le passé, collectif ou personnel, la matière première de sa poésie, prétendant n'être pas inspiré par le présent. Mais malgré l'historicité de ses sources, son histoire n'est pas celle d'un historien. En effet, l'histoire et la géographie lui servent de matière poétique, source d'un espace-temps mythifié où se mêlent et se superposent le réel et la fiction. Ainsi, un même poème peut être le lieu de rencontre de personnages historiques, mythiques, et d'autres, fictifs ou pseudo-historiques.¹⁰ Ailleurs, ce sont des époques historiques qui se trouvent juxtaposées, comme dans *Στα 200 π. Χ.* (*En 200 av. J.-C.*) : ce poème donne à voir une inscription accompagnant les trois cents boucliers perses offerts par Alexandre au Parthénon en guise d'ex-voto après la bataille du Granique (334 av. J.-C.) en même temps que le commentaire de l'inscription par des Grecs vivant en 200 av. J.-C., ce qui aboutit à une sorte d'enchâssement de l'histoire, de brouillage temporel. Le procédé, véritable palimpseste, sert surtout à Constantin Cavafy à louer la permanence et l'unité de l'hellénisme. Rien de commun donc avec une histoire d'historien.

Par ailleurs, cette vision poétique de l'hellénisme est tout autre que l'hellénisme académique que nous, Européens de l'ouest, connaissons, ainsi que l'a écrit Marguerite Yourcenar, autre traductrice du poète alexandrin :

La Grèce du V^e siècle, l'Hellade traditionnelle de l'Attique, du Péloponnèse et des îles est à peu près absente de cette œuvre alexandrine. [...] Son humanisme n'est pas le nôtre : nous héritons de Rome, de la Renaissance, de l'académisme du XVIII^e siècle une image héroïque et classique de la Grèce, un hellénisme de marbre blanc : notre histoire grecque a pour centre l'Acropole

⁸ G. Lechonitis, *Autocommentaires de Constantin Cavafy*, Malanos, Alexandrie, 1942 (Introduction de Timos), p. 19. ⁹ Ibid, p. 20. Propos rapportés par Mme Etychia Zelita. ¹⁰ Sur l'ensemble du corpus canonique, on relève 90 noms de personnages historiques, 36 noms de personnages mythiques, et 38 noms de personnages pseudo-historiques (inventés).

d'Athènes. L'humanisme de Cavafy passe par Alexandrie, par l'Asie mineure, à un moindre degré par Byzance, par une complexe série de Grèces de plus en plus éloignées de ce qui nous paraît l'âge d'or de la race, mais où persiste une continuité vivante. N'oublions pas d'ailleurs que c'est par méprise qu'alexandrinisme fut longtemps tenu chez nous pour synonyme de décadence : c'est sous le règne d'Alexandre, c'est à Alexandrie, c'est à Antioche que s'est élaborée cette civilisation grecque hors les murs où vinrent se fondre les apports étrangers, où le patriotisme de la culture prit le pas sur celui de la race.¹¹

C'est vers cet hellénisme que Cavafy, Grec de l'extérieur, nous l'avons dit, a donc choisi de se tourner : hellénisme des confins, teinté d'orient, vers ses « autres » semblables que sont les personnages qui peuplent ses poèmes : Grecs de la périphérie, d'Asie mineure, de Syrie, du Pont, d'Égypte, etc. qui constituent littéralement un « mélange ». Voyons le poème intitulé *Εν πόλει της Οσροηνής (Dans une ville d'Osroène)* :

199

Απ' της ταβέρνας τον καυγά μας φέραν πληγωμένο
τον φίλον Ρέμωνα χθες περί τα μεσάνυχτα.
Απ' τα παράθυρα που αφίσαμεν ολάνοιχτα,
τ' ωραίο του σώμα στο κρεβάτι φώτιζε η σελήνη.
Είμεθα ένα κράμα εδώ: Σύροι, Γραικοί, Αρμένιοι, Μήδοι.
Τέτοιος κι ο Ρέμων είναι. Όμως χθες σαν φώτιζε
το ερωτικό του πρόσωπο η σελήνη,
ο νους μας πήγε στον πλατωνικό Χαρμίδα.

On nous a ramené hier, vers minuit, notre ami Rémon blessé dans une rixe de taverne. Le clair de lune entraît par les fenêtres largement ouvertes, éclairait sur le lit son beau corps. Ici, nous sommes tous de race mixte, mélange de sang arménien, grec, syrien et mède. Rémon est comme nous. Mais hier, regardant à la clarté de la lune son visage si digne d'amour, nous nous sommes souvenus du jeune Charmide de Platon.¹²

Cette vision ouverte de l'hellénisme est encore plus identifiable dans le poème, déjà cité, *Στα 200 π. Χ. (En 200 av. J.-C.)* :

[...]
Κι απ' την θαυμάσια πανελλήνιαν εκστρατεία,
την νικηφόρα, την περίλαμπρη,
την περιλάλητη, την δοξασμένη
ως άλλη δεν δοξάσθηκε καμιά,
την απaráμιλλη: βγήκαμ' εμείς;
ελληνικός καινούριος κόσμος, μέγας.

Εμείς: οι Αλεξανδρείς, οι Αντιοχείς,
οι Σελευκείς, κ' οι πολυάριθμοι
επίλοιποι Έλληνες Αιγύπτου και Συρίας,
κ' οι εν Μηδία, κ' οι εν Περσίδι, κι όσοι άλλοι.
Με τες εκτεταμένες επικράτειες,
με την ποικίλη δράσι των στοχαστικών προσαρμογών.
Και την Κοινήν Ελληνική Λαλιά
ως μέσα στην Βακτριανή την πήγαμεν, ως τους Ινδούς.

¹¹ Marguerite Yourcenar, *Présentation critique de Constantin Cavafy 1863-1933* (suivie d'une traduction des Poèmes par Marguerite Yourcenar et Constantin Dimaras), Paris, Gallimard, 1978, p. 18. ¹² *Ibid*, p. 133. Marguerite Yourcenar et Constantin Dimaras ont choisi de ne pas conserver la forme originale (versifiée) des poèmes de Cavafy et ont préféré une traduction en prose poétique..

[...]

De cette merveilleuse expédition panhellénique,
victorieuse, splendide,
célébrée, glorieuse
comme aucune autre ne le fut,
incomparable, c'est de là que nous sommes issus, nous,
le nouvel et immense monde grec.

Nous : les gens d'Alexandrie, d'Antioche,
et de Séleucie, et tous les autres, si nombreux,
les Grecs d'Égypte et de Syrie,
et ceux de Médie, de Perse, et tant d'autres.
Avec nos vastes territoires,
et le jeu varié et réfléchi de nos adaptations.
Et le parler grec commun
que nous avons porté jusqu'en Bactriane, jusqu'en Inde.¹³

Dans ce poème, les Lacédémoniens, qui avaient refusé de participer à la marche triomphale d'Alexandre vers l'Asie, sont exclus de ce « nouvel et immense monde grec ». C'est qu'ils n'ont pas compris l'importance de l'expédition. De la conquête d'Alexandre, « cette merveilleuse expédition panhellénique », est né le nouveau monde grec, uni par le « parler grec commun » et permis par « le jeu varié et réfléchi de nos adaptations ».

L'orientalisme très marqué du monde grec que dépeint Cavafy est rendu évident par l'analyse des toponymes et des noms de peuples évoqués dans les poèmes : de toutes les régions représentées de l'hellénisme, de la Grèce continentale et insulaire, en passant par l'Asie Mineure et le Moyen Orient, jusqu'en Égypte grecque et hellénistique et enfin en Grande Grèce et en Sicile, c'est l'Asie mineure et le Moyen Orient qui sont le plus représentés. Diana Haas a résumé la vision cavafienne de la Grécité en écrivant que cette conception est fondée sur « une synthèse helléno-orientale ».¹⁴

Et le dénominateur commun de cette « race mixte » évoquée dans les poèmes *Στα 200 π. Χ.* (*En 200 av. J.-C.*) et *Εν πόλει της Οσροηνής* (*Dans une ville d'Osroène*) est le *genos* grec, le patrimoine culturel légué par l'hellénisme : au premier chef, la langue grecque commune, cette ΚΟΙΝῆ, « la langue de la renommée » telle que la désigne Cavafy dans un poème intitulé *Εν δήμῳ της Μικράς Ασίας* (*Dans une ville d'Asie mineure*) ; la langue donc, la culture — tous les amis de Rémon reconnaissent en lui le Charmide de Platon — et les mœurs qu'ont en partage tous les Grecs de la périphérie, qui sont autant d'Oropherne, ce personnage dont parle le poème éponyme dont voici un extrait : ¹⁵

Αυτός που εις το τετράδραχμον επάνω
μοιάζει σαν να χαμογελά το πρόσωπό του,
το έμορφο, λεπτό του πρόσωπο,
αυτός είν' ο Οροφέρνης Αριαράθου.

¹³ Traduction personnelle. ¹⁴ Diana Haas, *Le problème religieux dans l'œuvre de Cavafy. Les années de formation (1882-1905)*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Collection de l'Institut néo-hellénique, 1996, p. 137. ¹⁵ Cette conception n'est pas sans rappeler la célèbre formule d'Isocrate : « Nous appelons Grecs non seulement ceux qui sont de notre sang, mais encore ceux qui se conforment à nos usages ».

Παιδί τον έδιωξαν απ' την Καππαδοκία
απ' το μεγάλο πατρικό παλάτι,
και τον εστείλανε να μεγαλώσει
στην Ιωνία, και να ξεχασθεί στους ξένους.

Α εξαίσιας της Ιωνίας νύχτες
που άφοβα, κ' ελληνικά όλως διόλου
εγνώρισε πλήρη την ηδονή.
Μες στην καρδιά του, πάντοτε Ασianός;
αλλά στους τρόπους του και στην λαλιά του Έλλην,
με περουζέδες στολισμένος, ελληνοντυμένος,
το σώμα του με μύρον ιασεμιού ευωδιασμένο,
κι απ' τους ωραίους της Ιωνίας νέους,
ο πιο ωραίος αυτός, ο πιο ιδανικός.
Celui dont le visage semble sourire
sur ce tétradrachme,
ce beau et délicat visage,
c'est Oropherne, fils d'Ariarathe.

Enfant, on le chassa de Cappadoce,
du grand palais de son père,
et on l'envoya grandir
en Italie, se faire oublier en terre étrangère.

Ah ! nuits délicieuses d'Ionie
où sans crainte, à la grecque,
il connut la volupté parfaite.
Dans son cœur, toujours Asiate ;
mais Grec dans ses manières et son parler,
paré de turquoises, vêtu comme un Grec,
le corps embaumant l'essence de jasmin :
et parmi les beaux jeunes gens d'Ionie,
c'était lui le plus beau, le plus parfait. [...] ¹⁶

Pour Cavafy, le pire des sorts serait d'être arraché à l'hellénisme, d'oublier sa culture et sa langue, comme le montre le poème *Ποσειδωνιάται* (*Les Posidoniates* ou *Les Posédoniens*), évocation de ces Grecs qui fondèrent en Italie au VI^e siècle la colonie qu'on appelle aujourd'hui Paestum :

Την γλώσσα την ελληνική οι Ποσειδωνιάται
εξέχασαν τόσους αιώνας ανακατευμένοι
με Τυρρηνοί, και με Λατίνους, κι άλλους ξένους.
Το μόνο που τους έμενε προγονικό

ήταν μια ελληνική γιορτή, με τελετές ωραίες,
 με λύρες και με αυλούς, με αγώνες και στεφάνους.
 Κ' είχαν συνήθειο προς το τέλος της γιορτής
 τα παλαιά τους έθιμα να διηγούνται,
 και τα ελληνικά ονόματα να ξαναλένε,
 που μόλις πια τα καταλάμβαναν ολίγοι.
 Και πάντα μελαγχολικά τελείων' η γιορτή τους.
 Γιατί θυμούνταν που κι αυτοί ήσαν Έλληνες —
 Ιταλιώται έναν καιρό κι αυτοί:
 και τώρα πως εξέπεσαν, πως έγιναν,
 να ζουν και να ομιλούν βαρβαρικά
 βγαλμένοι — ω συμφορά! — απ' τον Ελληνισμό.
 La langue grecque, les Posidoniates
 l'avaient oubliée, mêlés depuis des siècles
 à des Tyrrhéniens, des Latins, et autres étrangers.
 Tout ce qui leur restait de leurs ancêtres,
 c'était une fête grecque, avec ses rites superbes,
 ses lyres et ses flûtes, ses concours et ses couronnes.
 Et ils avaient l'habitude, vers la fin de la fête,
 de raconter leurs anciennes coutumes,
 de redire les vocables grecs
 qu'à peine quelques-uns comprenaient encore.
 Et la fête s'achevait toujours dans la mélancolie.
 C'est qu'ils se souvenaient d'être eux aussi des Grecs,
 d'avoir été jadis des Italiotes.
 Et maintenant, quelle déchéance, quelle destinée :
 vivre et parler comme des barbares,
 arrachés (quel malheur !) à l'hellénisme. ¹⁷

Éloge du mélange et de la mixité, il est donc impossible de penser que l'hellénisme de Constantin Cavafy soit l'expression d'un ethnocentrisme borné d'où découlerait le rejet de l'« autre ». Sa réflexion lucide et son retour permanent sur la tradition grecque ne sont pas le signe d'un repli idéologique ou d'une forme d'intégrisme. Si certains contemporains de Cavafy, comme les poètes de la Grande Idée ou encore Costis Palamas — qui règne en maître sur le domaine littéraire grec en ce XIX^e siècle finissant — ont pu tomber dans le piège de l'illusion patriotique, on le comprend, rien de tel chez Cavafy. ¹⁸ Car dans son œuvre, l'inspiration exclusive puisée dans l'hellénisme débouche sur une vision ouverte, cosmopolite, universelle.

¹⁷ Dans le poème original, Cavafy intègre en exergue une citation d'Athénée dont voici la traduction : « Les Posidoniates du golfe Tyrrhénien, qui sont d'origine grecque, sous l'influence barbare des Tyrrhéniens et des Romains, ont abandonné leur langue et une partie de leurs coutumes ; mais ils célèbrent toujours une fête grecque durant laquelle ils se réunissent pour se remémorer leurs anciens mots et coutumes. Avant de repartir, ils se mettent à pleurer et à se lamenter. » ¹⁸ Voir Mario Vitti, *Histoire de la littérature grecque moderne*, Paris, Hatier, 1989.

Mais le sens de l'hellénisme ne s'arrête pas là. La communauté culturelle offerte par l'hellénisme tend, chez Cavafy, à abolir tout système de valeurs traditionnelles, toute forme d'exclusion et de préjugé, pour leur substituer un nouvel ordre, celui d'une société idéale qui redonne une place à tous les exclus, tous les oubliés, tous ceux qui sont en marge d'une manière ou d'une autre, c'est-à-dire tous les « autres ». Il suffit qu'ils se rattachent à l'hellénisme. Les nouvelles valeurs de ce nouvel ordre sont la culture, l'art, l'amour et la beauté, incarnées dans l'idéal stéréotypé de l'éphèbe que l'on rencontre si souvent dans les poèmes de Cavafy, comme chez ces personnages du poème intitulé *Ηρώδης Αττικός* (*Hérode Atticus*) :

Πόσα παιδιά στην Αλεξάνδρεια τώρα,
στην Αντιόχεια, η στην Βηρυτό
(οι ρήτορες του οι αυριανοί που ετοιμάζει ο ελληνισμός),
όταν μαζεύονται στα εκλεκτά τραπέζια
που τότε η ομιλία είναι για τα ωραία σοφιστικά,
και τότε για τα ερωτικά των τα εξάισια [...]
Combien de jeunes aujourd'hui à Alexandrie,
à Antioche, ou à Beyrouth
(les orateurs que se prépare l'hellénisme pour l'avenir)
quand ils se retrouvent dans des banquets selectes
où leurs conversations portent tantôt sur la belle sophistique,
tantôt sur leurs amours exquises [...]¹⁹

203

Prenant appui sur ces valeurs nouvelles, Cavafy, qui considère que la beauté « est un absolu qui forme contraste avec le relatif du Bien et du Vrai », stigmatise avant de les abolir toutes les barrières, qu'elles soient raciales, religieuses, sociales, morales, sexuelles même. À cet égard, sa vision de l'hellénisme semble même porteuse d'une symbolique subversive. Gardons-nous alors de mal interpréter cet idéal élitiste qui fait écrire à Cavafy dans le poème *Επιτύμβιον Αντιόχου, βασιλέως Κομμαγενής* (*Építaphe d'Antiochos roi de Commagène*) :

Υπήρξεν έτι το άριστον εκείνο, Ελληνικός —
ιδιότητα δεν εχ' η ανθρωπότης τιμιότεραν:
εις τους θεούς ευρίσκονται τα πέραν.
Mais il eut surtout ceci d'éblouissant : il fut grec.
Titre plus digne d'honneur, il n'y a pas chez les hommes.
Seuls les dieux ont au-dessus.²⁰

Car cet idéal lui permet, étonnamment, de réunir chrétiens et païens, artisans et rois, héros et anonymes. Exemple éloquent de cette symbiose entre les contraires : le poème *Μύρης: Αλεξάνδρεια του 340 μ. Χ.* (*Myrès, Alexandrie, 340 apr. J.-C.*) qui évoque l'amour unissant deux jeunes gens, l'un païen de condition modeste, l'autre chrétien issu d'une riche famille.²¹ A la mort de Myrès, son amant, bien que païen et évitant « d'entrer chez des chrétiens / surtout quand ils ont des deuils ou des fêtes », veut revoir une dernière fois le corps de celui qu'il a aimé :

¹⁹ Traduction personnelle. ²⁰ Constantin P. Cavafy (trad. de Patricia Portier et Socrate Zervos), *Œuvres poétiques*, Paris, Editions de l'Imprimerie Nationale, 1992, p. 109. ²¹ Voir aussi Michael Piéris, "Inter-love: Cavafy's humanistic answer bridging the gaps", *Modern Greek Studies Yearbook*, vol. 8, 1992, University of Minnesota, pp. 221-228.

[...]
 Και σκέπτομουν που η συγκεντρώσεις μας κ' η εκδρομές
 χωρίς τον Μύρη δεν θ' αξίζουν πιά:
 και σκέπτομουν που πιά δεν θα τον δω
 στα ωραία κι άσεμνα ξενύχτια μας
 να χαίρεται, και να γελά, και ν' απαγγελλει στίχους
 με την τέλεια του αίσθησι του ελληνικού ρυθμού:
 και σκέπτομουν που έχασα για πάντα
 την εμορφιά του, που έχασα για πάντα
 τον νέον που λάτρευα παράφορα.

[...]
 Γνωρίζαμε, βεβαίως, που ο Μύρης ήταν Χριστιανός.
 Από την πρώτη ώρα το γνωρίζαμε, όταν
 πρόπερσι στην παρέα μας είχε μπει.
 Μα ζούσε απολύτως σαν κ' εμάς.
 Απ' όλους μας πιο έκδοτος στες ηδονές:
 σκορπώντας αφειδώς το χρήμα του στες διασκεδάσεις.

[...]
 [...]

 Et je pensai que nos réunions et nos sorties
 sans Myrès n'auraient plus de valeur ;
 et je pensai que je ne le verrais plus,
 dans nos belles nuits impudiques,
 s'amuser, rire et réciter des vers
 avec son sens parfait du rythme grec ;
 et je pensai que j'avais perdu à jamais
 sa beauté, que j'avais perdu à jamais
 le garçon que j'aimais éperdument.

[...]
 Nous savions, bien sûr, que Myrès était chrétien.
 Nous le savions depuis la première heure, quand
 il y a deux ans il avait rejoint notre groupe.
 Mais il vivait absolument comme nous.
 De nous tous le plus porté à la débauche des plaisirs ;
 gaspillant sans compter son argent dans les divertissements.
 [...] ²²

D'après la mention de la date précisée dans le titre du poème, Cavafy situe chronologiquement l'action à une période caractérisée par un fanatisme religieux exacerbé. Ce contexte d'intolérance donne donc d'autant plus de force à la relation « interdite » des deux amants dont l'amour partagé et les expériences esthétiques communes finissent par constituer un lien inébranlable qui abolit les conflits de valeurs et les frontières sociales.

²² Traduction personnelle.

Mais cet idéal permet surtout au poète de trouver une réponse à son propre sentiment d'exclusion, dû entre autres à son homosexualité et à l'inspiration uraniste de ses poèmes d'amour. Rappelons d'une part que le dernier tiers du XIX^e siècle et le premier du XX^e furent pour l'Europe entière une période de répression sexuelle sans précédent et que, d'autre part, le milieu dans lequel vivait Cavafy était marqué par la présence anglaise et la pudibonderie victorienne.²³ Jean Saréyannis, critique littéraire natif d'Alexandrie témoigne de l'ambiance qui régnait à Alexandrie du temps de Cavafy :

Je sais quelle pruderie régnait à Alexandrie, au temps de la jeunesse de Cavafy. On voyait régner, avant 1914, et surtout au sein de la classe sociale à laquelle appartenait sa famille, une imitation de la pudibonderie victorienne, du moralisme le plus borné, le plus anti-esthétique qu'ait jamais connu la société humaine, de ce genre de pudibonderie qui a rendu haïssable — pendant bien des années — et peut-être pour bien des siècles, le nom de la vertu, qui était honoré auparavant. [...] Dans une telle atmosphère, un scandale, semblable à celui d'Oscar Wilde, aurait pu facilement éclater à Alexandrie. Cavafy risquait de voir les personnes de son monde cesser de le saluer et lui interdire leur porte. Il courait même le danger, non seulement d'être mis au ban de la société, mais encore d'être contraint de quitter la ville qu'il aimait. De tels cas s'étaient déjà produits dans certaines circonstances.²⁴

Cette atmosphère pudibonde fut essentiellement entretenue par un certain Lord Cromer, consul général de Grande Bretagne, gouverneur du pays entre 1883 et 1907, qui imposa un ordre moral strict à la société alexandrine, comme le rapporte Stratis Tsirkas :

Entre-temps s'était établi le pharisaïsme victorien que s'efforçait d'imposer Lord Cromer, tout d'abord en 1892, en exerçant une stricte surveillance sur la prostitution, et en allant, d'autre part, jusqu'à adresser à la haute société d'Alexandrie, des « recommandations » pour lui rappeler de ne pas s'exposer aux yeux de la « race inférieure », au risque de dévoiler ainsi, elle-même, ses points vulnérables.²⁵

Se libérant petit à petit de cette censure morale, Cavafy finit par associer hellénisme et érotisme à travers la figure stéréotypée de l'éphèbe surtout, mais aussi dans l'évocation symbolique de villes (Alexandrie est la ville du plaisir par excellence), véritables topoï de sa poésie.²⁶ Cette synthèse exprime l'Idéal du poète :

Ἦτανε δυνατόν ποτέ ν' ἀπαρνηθούν
την ἐμορφὴν τοὺς διαβίωσι: τὴν ποικιλίαν
τῶν καθημερινῶν τοὺς διασκεδάσεων: τὸ λαμπρὸ τοὺς
θέατρον ὅπου μιά ἔνωσις ἐγένονταν τῆς Τέχνης
με τες ἐρωτικές τῆς σάρκας τάσεις!

Ανήθικοι μέχρι τινός — καὶ πιθανόν μέχρι πολλοῦ —
ἦσαν. Ἀλλ' εἶχαν τὴν ικανοποίησι ποὺ ὁ βίος τοὺς

²³ Cette répression frappe tout particulièrement les homosexuels considérés comme des dégénérés, des pervers, voire des criminels. Voir Dominique Fernandez, *Le Rapt de Ganymède*, Paris, Grasset, 1989 ; Michel Foucault, *Histoire de la sexualité (II). L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984, Jean-Claude Guillebaud, *La tyrannie du plaisir*, Paris, Seuil, 1998, pp. 404-432. ²⁴ Yannis A. Saréyannis, *Commentaires sur Cavafy*, Athènes, Icaros, 1964 (préface de Georges Seféris), p. 49. ²⁵ Stratis Tsirkas, *Cavafy et son époque*, Athènes, Kédros, 1978, p. 286. ²⁶ N'oublions pas de citer Antioche et Beyrouth.

ήταν ο περιλάλητος βίος της Αντιοχείας,
ο ενήδονος, ο απόλυτα καλαίσθητος.
[...]

Se pouvait-il qu'ils renoncent un jour
à leur délicieuse existence, à la variété
de leurs divertissements quotidiens, à leur superbe
théâtre où se nouait l'alliance de l'Art
et des désirs charnels ?

Immoraux, ils l'étaient, jusqu'à un certain point — sans doute plus encore.
Mais ils avaient la satisfaction de vivre
la légendaire vie d'Antioche,
cette vie toute de plaisir et d'élégance.
[...] ²⁷

Certains avancent que l'association de l'hellénisme et de l'érotisme n'est qu'un masque historique derrière lequel Cavafy se dissimulait, et que l'évocation de l'Athènes antique où la pédérastie n'était pas contre nature lui servait de cadre légitime pour évoquer sa « dissidence » sexuelle. ²⁸ Nous ne sommes pas de cet avis. Il s'agit plutôt du signe de l'idéal poétique de Cavafy, et du sens profond de ses poèmes qui ne sont d'ailleurs pas d'inspiration pédérastique mais bien homosexuelle. ²⁹ L'hellénisme apparaît donc comme la véritable patrie, poétique et réelle, de Cavafy, où, parmi les « autres-mêmes » du *genos* grec, il se libère de l'aliénation ou fait la promesse de cette libération :

Απ' όσα έκαμα κι απ' όσα είπα
να μην ζητήσουνε να βρουν ποιός ήμουν.
Εμπόδιο στέκονταν και μεταμόρφωνε
τες πράξεις και τον τρόπο της ζωής μου.
Εμπόδιο στέκονταν και σταματούσε με
πολλές φορές που πήγαινα να πω.
[...]

Κατόπι — στην τελειότερα κοινωνία —
κανένας άλλος καμωμένος σαν εμένα
βέβαια θα φανεί κ' ελεύθερα θα κάμει.
De tout ce que j'ai fait, de tout ce que j'ai dit,
qu'on ne cherche pas à savoir qui je fus.
Un obstacle se dressait qui m'empêchait
d'agir et de vivre à ma guise.
Un obstacle se dressait qui m'arrêtait
souvent sur le point de parler.
[...]

Plus tard, dans une société moins imparfaite,
un autre, fait comme moi, apparaîtra,
c'est certain, et agira librement. ³⁰

²⁷ Traduction personnelle du poème *Ο Ιουλιανός και οι Αντιοχείς* (*Julien et les habitants d'Antioche*, 1926). ²⁸ Sur le sujet, voir Félix Buffière, *Éros adolescent : La pédérastie dans la Grèce antique*, Paris, Les Belles Lettres, 1980 ; K. J. Dover (trad. par Suzanne Saïd), *Homosexualité grecque*, Grenoble, éd. La pensée sauvage, 1982. ²⁹ L'âge des éphèbes qui peuplent les poèmes érotiques de Cavafy et l'absence de lien pédagogique entre l'éraïste et l'éromène suffisent à nous en convaincre. ³⁰ Traduction personnelle du poème *Κρυμμένα* (*Choses Voilées*, 1908).

L'hellénisme de Constantin Cavafy n'est donc pas la seule réponse à la question de l'identité ethnique. Élargi et enrichi par la vision poétique, son hellénisme est un humanisme, véritable leçon de tolérance face à l'altérité.

Car finalement, Cavafy s'empare de la notion de barbare dont l'étymologie grecque, rappelons-le, désigne « tout ce qui n'est pas grec », et nous apprend, non sans ironie, que les barbares n'existent plus, comme il l'écrit dans le poème *Περιμένοντας τους βαρβάρους* (*En attendant les barbares*) :

— Τι περιμένουμε στην αγορά συναθροισμένοι;
Είναι οι βάρβαροι να φθάσουν σήμερα.
— Γιατί μέσα στην Σύγκλητο μιά τέτοια απραξία;
Τι κάθοντ' οι Συνκλητικοί και δεν νομοθετούν;
Γιατί οι βάρβαροι θα φθάσουν σήμερα.
Τι νόμους πιά θα κάμουν οι Συνκλητικοί;
Οι βάρβαροι σαν έλθουν θα νομοθετήσουν.
— Γιατί ο αυτοκράτωρ μας τόσο πρώϊ σηκωθη,
και κάθεται στις πόλεως την πιό μεγάλη πύλη
στον θρόνο επάνω, επίσημος, φορώντας την κορώνα;
Γιατί οι βάρβαροι θα φθάσουν σήμερα.
Κι ο αυτοκράτωρ περιμένει να δεχθεί
τον αρχηγό τους. Μάλιστα ετοίμασε
για να τον δώσει μιά περγαμινή. Εκεί
τον έγραψε τίτλους πολλούς κι ονόματα.
— Γιατί οι δυο μας ύπατοι κ' οι πραιότερες εβγήκαν
σήμερα με τες κόκκινες, τες κεντημένες τόγες;
Γιατί βραχιόλια φόρεσαν με τόσους αμεθύστους,
και δαχτυλίδια με λαμπρά, γυαλιστερά σμαράγδια:
γιατί να πιάσουν σήμερα πολύτιμα μπαστούνια
μ' ασήμια και μαλάματα έκτακτα σκαλιγμένα;
Γιατί οι βάρβαροι θα φθάσουν σήμερα:
και τέτοια πράγματα θαμπόνουν τους βαρβάρους.
— Γιατί κ' οι άξιοι ρήτορες δεν έρχονται σαν πάντα
να βγάλουνε τους λόγους τους, να πούνε τα δικά τους;
Γιατί οι βάρβαροι θα φθάσουν σήμερα:
κι αυτοί βαρυνούντ' ευφράδειες και δημηγορίες.
— Γιατί ν' αρχίσει μονομιάς αυτή η ανησυχία
κ' η σύγχυσις. (Τα πρόσωπα τι σοβαρά που έγιναν).

Γιατί αδειάζουν γρήγορα οι δρόμοι κ' η πλατεία,
κι όλοι γυρνούν στα σπίτια τους πολύ συλλογισμένοι;

Γιατί ενύχτωσε κ' οι βάρβαροι δεν ήλθαν.
Και μερικοί έφθασαν απ' τα σύνορα,
και είπανε πως οι βάρβαροι πιά δεν υπάρχουν.

Και τώρα τι θα γένουμε χωρίς βαρβάρους.
Οι άνθρωποι αυτοί ήσαν μια κάποια λύσις.
— Qu'attendons-nous, ainsi rassemblés sur l'agora ?

Les barbares doivent arriver aujourd'hui.

Pourquoi une telle torpeur au Sénat ?
Que font donc les Sénateurs ? Qu'attendent-ils pour légiférer ?

C'est que les barbares doivent arriver aujourd'hui.
Quelles lois pourraient encore voter les Sénateurs ?
Quand ils seront là, les barbares feront les lois.

— Pourquoi notre empereur s'est-il levé si tôt
et reste-t-il, assis sur son trône, solennel, portant sa couronne,
à la plus grande porte de la ville ?

C'est que les barbares doivent arriver aujourd'hui.
Et l'empereur s'apprête à recevoir
leur chef. Il a même préparé un parchemin
à lui remettre, qui lui octroie
titulatures et appellations.

— Pourquoi nos deux consuls et nos prêteurs sont-ils sortis
aujourd'hui, revêtus de leur toge rouge et brodée ?
Pourquoi se sont-ils parés de bracelets sertis de mille améthystes
et de bagues où brillent des émeraudes étincelantes ?
Pourquoi portent-ils aujourd'hui leurs cannes précieuses
finement ciselées d'or et d'argent ?

C'est que les barbares doivent arriver aujourd'hui.
Et ce genre de choses éblouit les barbares.

— Pourquoi nos habiles rhéteurs ne viennent-ils pas, selon leur habitude,
déclamer leurs discours et donner leur avis ?

C'est que les barbares doivent arriver aujourd'hui,
et que l'éloquence et les harangues leur pèsent.

— Pourquoi soudain cette inquiétude
et cette confusion ? (Comme les visages se font graves).
Pourquoi les rues et les places se vident-elles si vite,
et pourquoi rentrent-ils tous chez eux, si préoccupés ?

C'est que la nuit est tombée et que les barbares ne sont pas venus.
Des gens sont arrivés des frontières
et on dit qu'il n'y a plus de barbares.

Et maintenant, qu'allons-nous devenir, sans barbares ?
Ces hommes-là pouvaient être une solution.³¹

Réinventant et redéfinissant l'hellénisme et sa continuité dans un sens particulier, Cavafy instaure un dialogue constant entre le même et l'autre, le particulier et le général. Il évite du même coup le piège de l'ethnocentrisme et du dogmatisme : les histoires qu'il raconte, pareilles à des instantanés, ne se veulent pas représentatives d'une condition générale de l'humanité, mais partielles, à l'image de la mobilité et de la multiplicité de l'homme. Et, pour finir, le paradoxe initial entre identité et altérité semble trouver une réponse dans cette phrase d'André Gide :

2
0
9

L'œuvre la plus profondément nationale, la plus particulière est aussi bien la plus humaine et celle qui peut toucher le plus les peuples les plus étrangers.³²

³¹ Traduction personnelle. ³² Cité par Georges Cattaui, *Constantin Cavafy*, Paris, Feghers, 1964, p. 56.